

MARCEL GHIGNY

MAI 69



LE
LIVRE DE VOTRE
REGION

Par-delà les idées du bien et du mal, il y a un champ. Je t'y retrouverai. (Rumi)

[Che Guevara](#) est mort.

Ils ont assassiné [Martin Luther King](#) et [Robert Kennedy](#), la guerre du Vietnam n'en finit pas.

[Scott Mackenzie chante « San Francisco »](#).

Et Paris explose.

La nuit des barricades, Lucie et Julien. Rencontre improbable de deux milieux que tout sépare.

Et lorsque de Gaulle démissionne, que [Woodstock](#) résonne dans toutes les oreilles, ils s'installeront dans les Cévennes, dans les pas de ces soixante-huitards qui veulent créer un autre monde.

Le monde du tout possible, de l'amour libre et de l'utopie. Mais un monde qui tombera dans ses propres pièges

Mai 69 est l'histoire d'un amour hors norme, transcendant. Un amour éternel à l'histoire éphémère. Sylvain en naîtra et devra ravalier sa rage et sa violence pour comprendre le départ de son père trois ans après sa naissance.

Prologue

Les rochers de Percé se voilent de brouillard. Quelques taches de verdure se découpent sur les dernières neiges. La Gaspésie sort de l'hiver. Au-dessus d'un océan bleu sombre, les fous de Bassan tourment, plongent et survolent les rares toits de tuiles rouges. Un homme sort d'une grosse bâtisse blanche, accrochée à la colline. Il n'est pas grand, le corps est solide et harmonieux, mais c'est sa chevelure blanche et abondante qui domine. Les boucles légères sont portées par le vent, le visage est rond, les traits expressifs et intelligents. Il a le nez fin sous des sourcils bien dessinés, une bouche aux lèvres tendres et des yeux bleus horizon, presque aussi gris que les rochers. Il s'assied sur un banc adossé au mur de façade, le regard se perd dans la brume.

Cet homme, c'est Julien. Il a soixante-trois ans. Il respire profondément l'air humide qui s'engouffre dans ses poumons pour s'échapper en volutes plus denses encore. Il passe une main dans sa chevelure hirsute et baisse le regard sur une lettre, tenue d'une main crispée. Le haut du papier tressaille au vent et laisse voir une petite écriture serrée. Julien connaît le contenu de cette lettre par cœur.

« Ivory-sur-Seine, le 26 mars 1993

Père,

Cette lettre te surprend, j'en suis sûr. Sans doute est-ce la première fois que tu lis mon écriture. Ce n'est pas un reproche, mon intention est de ne rien exprimer qui puisse te fâcher.

J'ai suivi ton parcours durant toutes ces années. Ton succès est mérité, ton talent est évident. J'ai bien sûr lu tes romans. Ils parlent d'amour, d'idéal, de fidélité, du moins, dois-je rajouter pour être honnête, fidélité aux idées qui te sont chères, l'écologie, la liberté, le rejet de la société de consommation et de la morale bourgeoise. Belles idées, j'en conviens. Elles appartiennent à ta génération, tu peux en être fier.

Les miennes diffèrent quelque peu, mais nous en parlerons peut-être à l'occasion. Car j'espère te rencontrer. Il en est temps, ne crois-tu pas ?

Que sais-tu de moi ? Me reconnaîtras-tu ? Sais-tu que mes cheveux sont châtain, comme les tiens ? D'après Lucie, je te ressemble.

Je te ressemble à plus d'un titre...

J'ai le virus de l'écriture. Ce besoin de remplir des feuilles blanches, d'y voir mon écriture, de m'y liquéfier. Sans doute connais-tu la même émotion.

J'ai eu envie de parler de toi. J'avais besoin de te donner au moins cette forme à défaut d'une autre. Qu'en penses-tu ?

Je te joins mon projet. J'ai un éditeur qui s'y intéresse, mais il désire une préface de ta main. Ferais-tu cela pour moi ?

Dans l'espoir d'une réponse favorable,

Ton fils Sylvain. »

La signature est serrée, elle aussi. La lettre accompagnait un manuscrit. Julien l'a lu, une fois, deux fois, dix fois. Il revoit le grand titre : « *Mon père, Julien Lorigers* ». En dessous, « *Par Sylvain Lorigers* », plus bas encore, « *Biographie* ».

Première lecture, stupéfaction, aux suivantes, la colère, puis enfin, le vide. Celui qu'il côtoie le plus souvent aujourd'hui. Un vide ouvert à toutes les choses qui lui viennent, qu'elles soient bonnes ou mauvaises, l'équilibre qu'il a enfin trouvé. Accepter la vie, sans référence ni au passé ni au futur. Prendre les choses comme elles sont, ni plus ni moins. Et c'est en cela que cette lettre le trouble. Elle n'a de sens qu'ancrée dans son passé et il devrait l'ignorer. Ne pas rouvrir cette cicatrice. Ne pas rompre cette paix difficilement acquise.

Il s'en est ouvert à d'autres membres de sa communauté. À Pierre surtout, son confident, un vieil homme aux allures débonnaires et aux yeux pétillants. Ils illuminent son visage rond.

— Mais qui est ce Julien dont il parle ? Tu me dis que la vérité est multiple, Pierre, mais moi je suis unique !

Pierre sourit.

— Nous sommes tous uniques Julien. Ce sont nos regards qui diffèrent. Je te vois avec mes yeux. Ceux d'un vieillard indulgent et magnanime à ton égard. Ils ne voient en toi que ta recherche d'absolu, ta tristesse inhérente ou ta générosité d'âme. Qu'ai-je à faire de tes échecs ? Qui suis-je pour juger tes abandons, tes lâchetés ou tes faiblesses ? Je n'attends rien de toi. Ton amitié m'est précieuse, tu ne m'as jamais déçu. Sylvain, tu l'as mis au monde, tu lui as donné force de vie, tu as éveillé un esprit au divin, à la beauté, à la médiocrité et à la souffrance. Quelle responsabilité ! Comment veux-tu qu'il te regarde comme moi ?

— Pierre ! Tout ce qu'il dit de moi est faux ! Il omet la moitié de mon existence ! Il me juge à chaque page !

— Faux ! Tu n'as que ce mot à la bouche ! Que tu le veuilles ou non, la souffrance qu'il exprime est vraie, et c'est toi qui l'as rendue possible en lui donnant la vie ! Et comment voudrais-tu qu'il n'omette pas la moitié de ton existence alors qu'il est censé en ignorer tout ?

— Mais Lucie, sa mère aurait pu lui dire, lui expliquer !

C'est là que Julien a compris. Sylvain brode une histoire, mais où est Lucie ? Sa colère n'est rien d'autre, Lucie est absente de cette vision. Lucie, absente ? Deux mots contradictoires ! Pour lui, elle n'a jamais été absente, elle a juste pris une autre forme, une autre consistance. Colère et tristesse. Ce n'est pas la réapparition de Sylvain dans sa vie qui les provoque, mais l'obligation qu'il a de redonner chair à Lucie. Il croyait leurs psychés unies sous d'autres cieux et il comprend, avec brutalité, qu'il y était seul. Qu'en pense-t-elle ? Pourquoi l'a-t-elle effacé à ce point ?

— Commence par apaiser ta colère Julien, ce que tu as à faire te viendra alors naturellement à l'esprit.

Il lui aura fallu plus d'une semaine. Le brouillard s'est levé. Les dernières traces de neige ont laissé place au printemps. Le gazon est vert, l'océan bleu, les rochers tirent vers le rose. Le soleil se lève ce matin-là sans hésitation. Il jette ses premiers rayons dans la petite chambre, sur la table de chêne, sur la feuille de papier. Julien répond :

« *Percé, le 16 avril 1993*

Mon fils,

Ta lettre a retenu toute mon attention. Elle m'a en effet surpris dans un premier temps, puis attristé.

Mais je dirai comme toi, évitons les sujets qui fâchent. Et que soit béni cet éditeur qui, sans le vouloir sans doute, m'a rendu, pour la première fois, utile à tes yeux !

Une préface ? Pour dire quoi ? Donner ma version des faits ? Non, ce n'est pas cela que tu cherches, je le sais trop bien. Je l'ai très bien compris au travers de ton manuscrit. Si cet éditeur ne t'avait pas fait cette demande, j'aurais découvert ton livre dans une librairie ! Non, cet éditeur est un petit futé, il veut par cette préface, accréditer ton travail ! Peut-être avait-il une meilleure image de moi que celle que tu lui as présentée ?

Je t'ai fait souffrir Sylvain, je l'ai compris. Et si j'ai appris, à mes dépens, que la vie est souffrance, la tienne m'est insupportable. Il m'a fallu difficilement l'avaler, la digérer, avant de pouvoir prendre ma plume.

Tu as certainement raison, le moment est sans doute venu de nous connaître enfin !

C'est cela que je te propose. Laisse-moi te raconter pourquoi tu es là, d'où tu viens. Accompagne-moi le long de mon existence, jusqu'à toi. Après cela, je t'écrirai ta préface.

Je serai en France dès le premier signe,

Ton père qui t'aime, quoique tu puisses en penser...

Julien »

Chapitre I : Lorsque tout semble impossible

Sylvain a rencontré son père ce samedi 29 mai 1993.

Il est d'abord resté une heure sur le Pont Neuf à regarder la Seine couler. Elle est passée, il est resté. Annihilé par cette agressivité qui l'obsède, l'enrage. La peur de lui, de la vie, la peur d'y entrer. Tout cela se mélange, s'intoxique, se pollue. Alors, ses poings se serrent, il frappe. Cette rage le hante, l'habite depuis longtemps. Il a pu la contenir sur le papier, seulement sur le papier. Une lettre douce, un manuscrit édulcoré. Il a fait belle-belle, et il est comme un imbécile à regarder l'eau passer. Julien est là tout prêt, l'attend peut-être encore. Mais Sylvain ne peut effacer le sourire de gagnant qu'il imagine sur les lèvres de son père et cela le révolte. Il n'aurait jamais dû écrire et rester magasinier. Garder sa petite vie et ne devoir rien à personne. Il relève les yeux sur la ville qui rayonne, le soleil printanier, suivre la Seine, saluer ses monuments, ses bouquinistes. Il a envie d'être heureux, merde ! Et il regarde l'eau couler.

De son père, il n'a plus aucun souvenir. Ses dix-neuf ans d'absence n'ont laissé aucune trace de leurs trois ans de vie commune. Il n'en a jamais cherché. Il emmerde son père ! Il n'était important qu'aux yeux d'une seule personne, sa mère. Et elle a toujours camouflé sa culpabilité derrière un flot d'amour et d'émotion sans failles, mais sans explications. Il a rompu avec elle. Être seul, vraiment seul. Mais reste la peur du vide. Le vide d'une petite vie.

L'eau passe, la rage l'empoisonne, la haine, vers les autres, vers lui.

Son regard se pose sur le Louvre, sur son halo d'admiration, lui qui n'est rien, à part le fils de Julien Lories. Et enfin il bouge, ses pas le conduisent alors vers Saint-Germain-des-Prés, puis l'austère coupole du Panthéon, une rue calme du Quartier latin, un petit hôtel. Il hésite encore, espère être en retard, qu'il soit parti. Il pousse la porte vitrée. Vient une pièce de taille modeste, des murs habillés de lambris de chêne et d'une tapisserie délavée. Dans le fond, un comptoir, au centre, quelques fauteuils autour d'une table basse et... Julien ! Il se fige. Une bouffée de chaleur, la poitrine se contracte, la respiration siffle, les poings se serrent. Le

frapper, le tuer, ce fils de pute ! Fuir, la peur, il a toujours fui ! Trop tard, les yeux se croisent, s'accrochent. Ceux de Julien l'enveloppent. « Fais pas chier avec ton regard séducteur ! » Pour la presse, Julien Lories a du charisme, du charme, du magnétisme. Sylvain revoit cette photo, aperçue furtivement dans le fond d'une armoire, sous une pile de linge féminin. Les cheveux étaient alors châains et le sourire éclatant. C'était la photo d'un homme heureux. Un homme qui ressemblait étrangement à celui qui le regarde tous les matins dans le miroir de la salle de bain, le sourire en moins. Même tignasse, même carrure. Quelques années en plus. Il suffit de remplacer son jeans et son pull de coton par du shetland et un pantalon en lin. Différence : le regard. Celui de Sylvain est dur, il tue !

Il est maintenant face à son père, face à ce passé secret et omniprésent durant toute son enfance. Pas de paroles posées sur le vide. Lorsqu'il était en âge d'en exiger, Sylvain n'en a plus voulu. S'installe alors un silence gigantesque, trop lourd à porter. Car le silence se porte. Il a préféré le silence à la vérité. La vérité on la subit, et elle peut tuer. Elle pourrait faire de lui un accident, le conduire au bord du vide, donner le vertige.

Il lui faut maintenant trouver une place dans la vie de cet écrivain branché, à la carrure large, à la chevelure blanche, à l'aura perceptible par tous.

Cacher son émotion, son malaise, maîtriser sa respiration, mais Sylvain ne peut effacer les quelques larmes qui coulent sur ses joues imberbes.

D'abord des mots banals, sans importance, quelques gestes retenus. Julien ne quitte pas Sylvain des yeux. Il l'accroche, le sonde, il est à l'aise, cherche à séduire. Sylvain, sur la défensive, entame les hostilités.

— Qu'attends-tu de moi ?

— Retracer notre histoire, Sylvain ! J'ai découvert en lisant ton manuscrit que tu n'en connaissais rien ! Ta mère ne t'en a jamais parlé ?

— Crois-tu que ce soit facile pour elle ?

Et brusquement, la colère éclate. Sylvain crie, hurle par moment. Crache toute sa haine, se libère, vomit, vitupère.

— Crois-tu qu'elle soit heureuse ? Pourquoi le serait-elle ? Tu casses tout, tu lui fais un gosse et tu te tailles ?

Julien le regarde, mais son sourire n'est plus. C'est donc l'image qu'il a reçue.

— Je suis là avec toutes mes questions, mes vides... Je suis l'accident, la tache !

Si Julien garde son calme, c'est en souvenir de sa propre colère, quelques semaines plus tôt.

— Maman souffre ! Comme moi, comme tous à la maison ! Et tout ça pour quoi ? Parce que nous n'étions plus dignes du grand Julien Lories ? De quel droit ? Pourquoi devrais-je vivre dans un bain de tristesse à cause de toi ?

Faute de réaction, la tension retombe, Julien laisse passer quelques longues minutes...

— Je mérite peut-être ta colère. Je suis heureux qu'elle soit sortie dès notre première entrevue. Les choses sont plus claires pour moi maintenant.

Elles sont plus claires, mais surtout plus douloureuses. Lucie. Pourquoi n'a-t-elle jamais défendu son image ? C'est pour elle aussi qu'il est ici.

— J'ai moi aussi ressenti de la colère en lisant ton manuscrit, et je n'en avais peut-être pas le droit, dans la mesure où la colère s'encombre de droits ! Je n'ai pas l'intention de te bassiner avec mon histoire, je voudrais simplement te donner les éléments nécessaires à ta compréhension. J'aimerais te livrer mon senti, tout au long de ma vie, jusqu'à toi... Ce que les psychologues appellent « mon vécu ». J'aimerais que tu m'accompagnes quelques jours, tout au long des lieux qui ont fait mon existence. Pour chacun d'eux, je te ferai revivre une scène, par écrit, je préfère.

Julien sort le manuscrit d'une petite serviette.

*

Sylvain s'est retrouvé à nouveau sur le Pont Neuf, quelques heures plus tard, à regarder l'eau passer, comme un flux lent, infini, comme la vie, avec dans les mains, la grosse enveloppe, le manuscrit. Il se rappelle vaguement s'être encore emporté, avoir encore crié, hurlé même. Il l'a fait au nom de sa mère qui pourtant ne lui a jamais rien demandé, ne s'est jamais plainte, n'a jamais fait le moindre reproche à ce père absent. C'était peut-être sa dernière lâcheté. Il était plus difficile de dire simplement qu'il lui avait manqué. Qu'il n'était qu'un accident, une tache.

Mais il ne l'a pas frappé, de cela, il est sûr.

Et la Seine a coulé longtemps avant qu'il ne retrouve un peu d'ordre dans son esprit chamboulé. Avec toujours la même envie, boire, sa réponse, et la violence pour combler le vide. Il est rentré dans son minuscule appartement, posé le manuscrit sur la commode pour l'oublier.

Il y est presque arrivé. Ce n'est pas lui qui occupe son esprit, c'est ce regard. Il l'a tenu, il était chaud, il y était bien. Dur à dire. Julien a même parlé d'amour, le con ! Peut-on aimer dans l'absence ? Lui, Sylvain, qui n'a jamais aimé personne. Juste sa mère, enfant, par instinct ! Il a cru aimer Carole, mais elle est partie.

Julien ne nourrit plus sa colère. Pourtant la rage s'accumule toujours. Reste Lucie ! Celle qui lui a imposé cet imbécile de Maurice à la place de Julien ! Elle lui a préféré son beau-père ! Un connard de la pire espèce qui ne lui adressait jamais la parole. Lui, il l'a frappé ! Puis Madeleine et Annie, ses demi-sœurs qui le snobaient. L'enfer, il est parti !

Viennent les derniers jours du printemps. Ils sont pluvieux. Le regard de Julien est toujours là. Il sape sa colère. Doucement.

Puis l'été s'installe sur Paris. Lorsque son travail de magasinier l'autorise, il pratique une terrasse ou l'autre, boit quelquefois trop, pour oublier la solitude. Il l'a voulu, il en souffre. Le regard l'obsède toujours. Il dit qu'il faut aimer. Mission impossible. Lui a appris à frapper, pas à aimer.

La ville se vide au mois d'août. Il n'a pas d'amis. Carole ne lui répond plus. Rien ne change si ce n'est la rage, le vide. Mais il y a une sorte de porte qui se découpe derrière ce fatras.

Le manuscrit est sur la commode, quelques poussières en plus.

Il a plu en septembre. Sa mère essaye de l'appeler au travail. Sylvain n'a pas de téléphone. Il boit trop.

Octobre est froid. Un dimanche, sa mère frappe à la porte. Il a ouvert. Elle le prend dans ses bras. Il reste les bras ballants, mais ne la repousse pas. C'est bon, mais il n'en dit rien. Il prétexte un rendez-vous, il lui faut partir. Il prend l'enveloppe et la lui donne. Elle est toujours scellée. Il voit la peur dans les yeux de sa mère.

Le dimanche suivant, elle est là, le prend à nouveau dans ses bras. Le serre plus fort encore. Elle redépose le manuscrit sur la commode après en avoir extrait quelques feuilles. Elle lui propose une expérience, découvrir Condé-sur-l'Escaut. C'est là que Julien a grandi. Et comme toujours, Sylvain ne dit rien.

Lorsqu'ils atteignent le fleuve, il est encore brumeux. Le brouillard le couvre, serpente et enveloppe ses rives. Lucie lui fait ouvrir l'enveloppe, en douceur, à sa manière. Elle feuillette le manuscrit de son père en lui montrant son fleuve omniprésent. Elle lui dit qu'il l'a aimé, comme un ami d'enfance. Tout comme cette route qui l'épouse. Elle est étroite et défoncée.

Elle se glisse sous le manteau dès qu'elle le peut. Lorsqu'un pont l'oblige à prendre de la hauteur, elle replonge aussitôt pour rejoindre la berge. Elle lui dit qu'ici se trouve l'humanité de son enfance. Elle lui dit que c'était par là, et seulement par là, qu'on accédait alors à l'usine et à la propriété. L'eau, chemin d'accès d'alors au monde moderne.

Les premiers bâtiments de briques de l'usine se devinent. L'asphalte usé laisse place au béton des quais. Le vieux complexe industriel profite aussi du brouillard. Le chancre se fait une beauté mystérieuse. Lucie donne un coup de frein et demande à Sylvain d'imaginer l'enfant qui débouchait ici, courbé sur son vélo, et qui terminait sa course en dérapage contrôlé à la limite du quai. Difficile à imaginer pour un enfant qui a grandi à Ivry-sur-Seine ! Un jour, il a freiné un peu trop tard. Dans son manuscrit, il décrit les fessées de sa mère. Et son père, dont il craignait par-dessus tout la colère, l'a serré dans ses bras.

Elle arrête la voiture face à l'Escaut. Ils entrent dans le premier bâtiment. Tout y est abandonné. Lucie parle des odeurs. Décrit les femmes en tabliers blancs, les hommes en cache-poussière autour des chaudrons fumants. Et derrière, l'immense salle des métiers à tisser, les bobines qui se déroulent, les étoffes qui s'enroulent lentement sur leurs axes, le vacarme assourdissant des navettes qui passent et repassent, qui tissent et retissent. Julien enfant y était chez lui. Les fileuses les plus hardies passaient la main dans les cheveux frisés et l'appelaient Julien, d'autres, plus craintives, « monsieur Julien ».

Puis le hangar laisse place à un mur plus modeste, il délimite le domaine. Ils le traversent. Derrière se cache la maison familiale. Elle jouxte les bâtiments administratifs. Son chemin d'accès est beaucoup plus imposant. Une allée ornée de hêtres pourpres la délimite et en fait un passage presque couvert. Le brouillard ne s'y aventure pas. Le parc se montre tel qu'il est, à l'abandon. Un reste de gravier crisse sous leurs pieds lorsqu'ils remontent l'allée, les six cents mètres qui séparent « le château » de son fleuve. Il déroule vers lui son escalier de pierre bleue, comme pour l'inviter à l'inonder une fois pour toutes. Lui faire oublier son présent, laver de sa mémoire son passé plus glorieux. C'est la fine tourelle qui surplombe son flanc gauche qui lui vaut cette appellation de « château », lui dira Lucie. Le reste est un mélange de briques et de pierres de France. L'allure est efflanquée et asymétrique. Le tout donne un bâtiment qui se ramasse sur lui-même et supporte des toits aux pentes raides.

La porte de service est défoncée. Tout y est vide, dévasté, dégradé. Les voleurs de matériaux sont passés. Les odeurs de putréfaction, âcres et lourdes, agressent le nez. Les murs sont lézardés et gonflés d'humidité par endroits. L'escalier de chêne, les cheminées de marbre ou le mobilier de cuisine ont disparu. Au milieu de la pièce, quelques caisses, domaine des squatteurs. Lucie propose de s'y asseoir. Elle sort les feuilles de son sac. Elle s'est décidée à ouvrir le passé, sans attendre la demande de son fils.

Condé-sur-l'Escaut, le 9 octobre 1967- Julien

Mort de Che Guevara

Premiers troubles universitaires en Italie

Manifestation au Pentagone contre la guerre du Vietnam

Scott Mackenzie chante « San Francisco »

Je pousse la porte de service. Les odeurs de cuisine me montent au nez. Elles atténuent celles, habituellement âcres, que dominent cette trop grande bâtisse. Julie, assise à la grande table devant une tasse de café fumante, me lance un sourire.

— Ah... Julien !

Grande, fine et vieille, son visage émacié est dominé par un chignon de cheveux blancs et épais. Le nez est grand et proéminent, les yeux larmoyants, le sourire sincère et les rides profondes. Les mains osseuses, posées sur la table comme des objets d'un autre âge sourient, elles aussi. La robe sombre, le tablier noir, l'odeur de savon noir et d'eau de Cologne, mes souvenirs, mon subconscient. La vieille gouvernante est heureuse.

— *Een kleine koffie Julienke ?¹*

— *Graag Julieke !²*

Je m'assieds et Julie remplit de café une tasse de porcelaine de Limoge, le service de mon enfance. Il ne m'en faut pas plus pour revoir la table familiale, les colères ou l'hilarité de mon père. Ma mère, droite, noire, et mon frère Jean à ses côtés, raide, lui aussi. Et Marguerite, la jolie Marguerite, ma sœur. Savant mélange. Les cheveux noirs crépus et la langue acérée de ma mère, les yeux bleus, la tendresse et l'humour de mon père. Marguerite, ma complice. J'ai toujours admiré son adresse verbale, sa spontanéité et sa force.

— *Hé Julien ! Tu rrrrêves ?*

Je relève les yeux. Julie sourit toujours. La vieille Flamande fait rouler ses « rrrrr ».

— *Je suis venu par la rivière.*

— *Ah... les souvenirs... Je t'ai fait de la blanquette ce midi !*

— *Merci Julie ! Pense aux autres aussi !*

— *Les autres...*

Elle hausse les épaules.

— *Ton père aime la blanquette aussi !*

Une sonnette pendait au milieu de la table familiale. Ma mère en usait pour un rien. Julie apparaissait alors.

— *Tiens, prends vite une galette et monte. Tu vas être en retard.*

— *Marguerite est là ?*

— *Elle est déjà en haut !*

La réunion est pour onze heures. Armand Loriers ne supporte pas le retard. Je monte l'imposant escalier de chêne. La porte de ma chambre est légèrement entrouverte. Je n'y entre pas. Plus rien ne subsiste de mon univers. C'est l'endroit choisi par ma mère pour ses rangements. Ma maison d'enfance n'est plus que le siège social de l'entreprise qui m'emploie. La porte du bureau est ouverte. Une voix forte s'en échappe.

— *Julien ! annonce Armand Loriers. On n'attendait que toi.*

Armand n'est pas grand. Son corps est rond, posé sur deux courtes jambes. Il ne manque pas d'une certaine superbe. Son visage, rond lui aussi, est marqué par une barbe courte et soignée qui en épouse parfaitement la forme. La chevelure grise est rare. Le patron de la manufacture Loriers ne quitte jamais son costume « prince de Galles ». Il préside la longue table empire. En face de lui, Louis Pommeau, le secrétaire, celui qu'on oublie lors des réunions et qui note... note... derrière ses grosses lunettes et ses sourcils broussailleux.

Je m'assieds. Devant moi, Jean, mon frère, raide et pincé. Le visage fin de ma mère et les yeux durs au travers de ses lunettes épaisses. Et à ses côtés, Marguerite, le sourire large, belle femme de trente-neuf ans, deux ans de plus que moi. Sa silhouette est toujours aussi fine, les seins menus et bien dessinés. Son visage rond est marqué par des yeux bleus, un nez parfait, de longs cheveux frisés parfaitement maîtrisés.

— *Louis ! On y va.*

¹ Un petit café, Julien ? Le « ke » est un diminutif affectueux.

² Volontiers, Julie

Armand ouvre la réunion.

— *Assemblée mensuelle du vendredi six octobre mille neuf cent soixante-sept. Présents : la famille Loriers au complet. Premier sujet à l'ordre du jour : les résultats provisoires des six premiers mois de l'année soixante-sept.*

Le grand principe de mon père, différencier la famille des affaires. Ici, ce sont les administrateurs qui se rassemblent. En bas, autour du repas, nous retrouverons la famille.

— *On t'écoute Jean.*

Jean feuillette rapidement ses papiers, il hésite, il se prépare. Mince, presque maigre dans son blaser bleu. Ses yeux noirs et perçants font rapidement le tour de la table, sans s'accrocher.

— *Comme vous le savez, les résultats ne sont pas brillants.*

Il marque encore une pause, prend son souffle et continue.

— *Nous avons donc cherché à analyser nos ventes et voici nos conclusions. Les tissus les plus porteurs restent les anciennes valeurs, les jacquards, les damassés, les velours haut de gamme et particulièrement les velours gaufrés et les imprimés de la collection « Vieille France ». Ils représentent quatre-vingts pour cent de nos ventes. De plus, ils sont parfaitement maîtrisés par nos techniciens.*

D'une voix calme et posée, surveillant l'assemblée et les réactions, Jean expose « nos » chiffres et « nos » conclusions.

— *Nos clients sont habitués à nos qualités, donc peu de questions, peu d'inconnues.*

Marguerite prend la parole, tout aussi calme.

— *Mais le chiffre est néanmoins en baisse de trente pour cent par rapport à l'année passée !*

— *Alors que la baisse n'est que de vingt pour cent pour les produits classiques...*

J'interviens, mais ma voix est plus tendue, plus serrée.

— *Faut-il comprendre que ce sont les innovations et les nouveaux débouchés qu'il faut supprimer ?*

— *Nous ne parlons pas de supprimer, Julien, mais de mieux cibler nos efforts !*

Cette fois, Jean n'évite plus mon regard, il ne le quittera plus. Il plonge dans mes entrailles douloureuses. Son visage sévère se détend, prend du plaisir. Comme un virtuose que la musique porte, Jean maîtrise. Il n'a pas besoin de réfléchir, la mécanique est connue. Sa manipulation est simple, mais efficace. C'est plus fort que moi, j'ai beau m'y attendre, ma réaction est immédiate, je plonge !

— *Nos efforts ! Parlons-en de nos efforts !*

Mes poings sont serrés, prêts à frapper.

— *Où en est le velours noir mat que je te demande depuis un an ? Où en sont les nouveaux traitements d'ignifugation que je te réclame depuis des lustres ? Quand sortira la nouvelle collection brocart de Marguerite ? Tu sabotes nos efforts !*

Je n'aperçois même plus le sourire contenu de Jean.

— *Nous ne pouvons pas tout faire Julien, répond-il d'une voix volontairement très calme, et moi en particulier. En plus de gérer cette usine, je me dois aussi de rassurer nos plus vieux et plus gros clients.*

— *Les clients, c'est mon job !*

Vient l'estocade finale.

— *Justement, les chiffres baissent dangereusement Julien !*

Un moment de silence. Sourire contenu de Jean, je reste suspendu, bouche ouverte, le poing en avant. Puis, je me retourne, quitte la pièce en claquant la lourde porte. Le bruit se perd dans les couloirs, s'assourdit contre les hauts murs couverts de tapisserie, habitués à la colère. Toutes les portes de la grande maison connaissent leur sort. Mon père puis moi, moi puis mon père, la colère des Loriers s'en prend souvent aux portes. Pour elles, il n'existe aucune différence entre le travail et la famille, un claquement en vaut un autre. Elles seront prêtes à reconnaître qu'Armand s'est calmé depuis quelques années, même les colères ne semblent plus l'intéresser. Ce Liégeois truculent, perdu dans la rude plaine flamande, ne sait plus à quel saint se vouer. Diriger une entreprise familiale ne répond en rien à ses

espérances. Les portes de l'enfance claquent toujours. Et le Julien directeur commercial, qui claque la porte du conseil d'administration, ne fait qu'un, avec celui qui, vingt ans plus tôt, quittait un repas familial dominé par Jean et ses sarcasmes.

Ici, pas de passé, pas d'avenir, il y a moi, mes souffrances, ma colère intemporelle. Dans mon esprit, pas de différence entre mon désarroi d'aujourd'hui et celui de mon enfance. Chaque coin de cette maison, chaque pièce, chaque moulure des plafonds, chaque tableau ornant les murs me raccrochent à ce passé. Une enfance faite de mosaïques d'images, d'émotions et de douleurs. La maison s'est encastrée dans ma poitrine, de la cave au grenier. Témoin de ma complicité avec Marguerite, innocente d'abord, puis pubère et pudique. Même les chambres des domestiques sont remplies des souvenirs d'histoires racontées, d'histoires vécues, comme celle de Firmin, le jardinier, lorsqu'il était fossoyeur au cimetière d'Ixelles et qu'il observait les feux follets, les nuits claires. Il y avait eu aussi la belle Marleen, venue d'Allemagne comme jeune fille au pair. Premières images volées au trou de la serrure. Les portes, encore les portes !

Puis ce sera la drôle de guerre, le départ précipité de Marleen, Jean mobilisé. L'usine qui ralentit. Marguerite et Julien tenus à l'écart des informations. C'est au bout de la table, à dix ans, que j'apercevrai la peur dans les yeux de mes parents. Beaucoup d'ouvriers seront mobilisés, d'autres partiront sur les routes de l'exode. Les ouvriers reviendront, un par un. Peu de morts manquent à l'appel. Et une image héroïque grandissante accompagne les quelques hommes qui rejoindront l'Angleterre. Le travail reprend petit à petit. Les machines crachent à nouveau, d'autres tissus, d'autres couleurs, d'autres aspects. Je ne devais pas comprendre. Quelques officiers allemands sont venus rendre visite à mon père. Ils l'ont salué d'un claquement de talons. Il y a eu les bombardements, les abris, et toujours le silence. Les héros sont revenus, couverts de médailles, ils ont retrouvé leurs places devant les machines. Les Américains ont rendu visite à Armand Loriers. Ils l'ont salué d'une tape sur l'épaule. Tout cela est ancré dans ces murs et dans les méandres de mon cerveau observateur.

Mon père est devenu mon patron, puis ce fut Jean. La maison d'enfance s'est transformée en lieu de travail.

— Je savais que je te trouverais ici.

Je sursaute, Marguerite est devant moi. Ici, c'est devant le petit pavillon octogonal qu'Armand Loriers a fait construire dès son arrivée en Flandre, la réplique parfaite de celui qu'il a connu dans le jardin de son père, lieutenant général dans l'armée belge. Tout autour, un jardin à l'anglaise, touffu et mal entretenu.

— Cinq minutes trente, record battu !

— Ne te moque pas, la prochaine fois, je n'assiste plus à ces réunions pompantes, inutiles et grotesques ! Ce sera cela, le record absolu ! Enfin Maggy, tu es d'accord avec moi pourtant ! Tout cela devient parfaitement ridicule ! Nous sommes en train d'assister à la mort de la manufacture Loriers et nous savons bien qu'elle est due à l'incompétence de Jean !

— Arrête tes raisonnements simplistes ! Tu sais bien qu'il ne s'agit pas uniquement d'incompétence !

Un premier rayon de soleil timide souligne le saule pleureur au bord de l'étang. La nature montre qu'elle n'a pas besoin de l'homme pour être belle.

— Viens, petite sœur, on nous attend pour manger.

Le jardin mal entretenu exhibe ses couleurs d'automne, mélanges d'humidité et de chaleur solaire, de terre et de feu, de vie et de mort. Je prends ma sœur par les épaules et nous remontons lentement l'allée en longeant l'étang abandonné par les derniers poissons. À droite, une grande cour pavée, lieu de jeu, de patin à roulettes, de nos voitures à pédales et à gauche, le terrain de tennis en brique pilée laisse la part belle aux mousses et feuilles mortes. Un dernier virage, trois garages, deux fenêtres au-dessus, un étage bas. C'est là qu'Armand cachait les résistants pendant la guerre. Nous n'étions pas censés le

savoir. Nous rejoignons rapidement la maison par le sentier bordé de noisetiers touffus et chargés de grosses noisettes. Ils étaient déjà là trente ans plus tôt, cachettes et garde-manger.

— J'ai quelquefois l'impression de n'avoir jamais rompu avec mon enfance, dis-je doucement.

— Je comprends... Nous n'avons pas hérité du chemin le plus facile !

Nous n'avons pas choisi l'entreprise familiale, c'est l'entreprise qui nous a choisis. Armand a toujours rêvé d'être la première génération d'une famille qui gagne. Je n'ai pas voulu le décevoir. C'est ce moment qu'a choisi la grosse cloche pour sonner le repas. Nous repassons par les cuisines et je soulève les couvercles des casseroles rien que pour entendre Julie me traiter de garrrrrnement.

— C'est de la blanquette, je te l'ai dit, Julien !

Nous traversons les hautes portes. Derrière une petite pièce, la salle à manger avec sa cheminée de marbre et son parquet de chêne. Armand Loriers ne tourne pas la tête à notre arrivée. Il préside le repas. À sa droite, Louise, son épouse, mince, élancée. Sa grande taille est mise en valeur aux côtés d'Armand. Elle a le port droit, le visage haut et fin posé sur des épaules carrées, des traits pincés et sévères. Jean est assis en face d'elle et affiche le même maintien. Il reste deux places, celle de Marguerite auprès de son frère et la mienne, auprès de ma mère. Je l'embrasse et m'assieds. Sans un mot, Armand fait son signe de croix et d'une voix qu'il veut forte, bénit la table et remercie Dieu de ses bienfaits. Nous l'écoutons tous, tête baissée, et clôturons d'un « Amen » murmuré. Après s'être signée, Louise presse la sonnette qui pend devant elle. Le signal est lancé. Julie apparaît, la soupière à la main. C'est la famille Loriers qui se rassemble maintenant, plus le conseil d'administration. Pourtant, Armand reste les yeux dans le vague.

— J'ai encore entendu les portes claquer...

Louise entame le débat.

— Julien, quand donc sauras-tu contenir tes colères ?

Je ne réponds pas et lance juste un regard à Jean.

— Je sais que tu as eu l'exemple d'un père colérique, mais cela ne l'a pas empêché de réussir, lui !

Je retourne à ma soupe. Je n'ai pas besoin de mes yeux pour sentir le sourire de Jean qui se dessine.

— Louise, intervient Armand, il s'agissait d'un conseil d'administration !

Elle n'en dit pas plus. Née Vandermaelen, ses parents étaient propriétaires des tissages du même nom. Lorsqu'elle a épousé Armand, son père lui a légué une unité de production au bord du fleuve. Armand en a fait la manufacture Loriers. Prospère dès les années vingt, elle se spécialise dans les velours et les tissus de luxe, elle se colle aux années folles. Armand a du flair, des compétences, de l'audace. Il sait séduire, il sait vendre, il sait gérer. Mais son épouse lui rappellera toujours l'origine de la manufacture Loriers, les établissements Vandermaelen !

Louise est une femme du monde. Son langage est toujours châtié. Sa famille était courtraisienne, et comme toute la bonne bourgeoisie de cette ville, elle fut élevée uniquement en français. Le néerlandais n'est pratiqué que difficilement avec les domestiques.

Armand ne quitte pas son assiette vide du regard. Je le revois à la table de mon enfance, tonitruant, vociférant, sur sa famille, sur ses employés ou sur les concurrents. Ou bien alors il nous faisait rire, Marguerite et moi. Louise lançait alors les yeux au ciel en prenant son fils Jean à témoin. Les fous rires des deux plus jeunes avaient le don de l'exaspérer. Mais Armand n'en avait cure, c'était alors la fête. Il jurait en Liégeois, déclamait en wallon, faisait revivre la cité ardente sur cette terre flamande. Il déployait toute son énergie. Et arrivaient les inévitables et légendaires catastrophes. Armand ne pouvait pas saisir un plat sans laisser le contenu sur place, secouer une bouteille de yaourt sans en éclabousser la table entière, ou casser son assiette rien qu'en coupant sa viande. Il riait toujours de ses propres bêtises, sans entendre les remarques de Louise lui rappelant que ce n'est pas ainsi qu'on élève des enfants. Jean était absent de ces joies. S'il ne les désapprouvait pas ouvertement, comme sa mère, il prenait clairement parti. « Armand ! », lançait Louise d'un air offusqué, lorsque son mari jurait ou lui lançait un « vas' ti fé

arèdjî³ » bien sonore ! Si elle ne comprenait pas le wallon liégeois, elle ne doutait pas de la verdure de l'expression !

Aujourd'hui, Armand, d'un geste lent nettoie son assiette avec un bout de pain. J'aimerais lui prendre la main, lui dire que tout cela n'est pas grave. Lui demander de redevenir le père que j'aimais, que j'admirais. Mais la culpabilité retient mon geste. Et de prendre un quignon de pain à mon tour, et de racler mon assiette.

Je replonge dans mes souvenirs, lorsque la table de mon enfance pouvait être plus grande, et plus formelle encore. S'y trouvait alors mon oncle Paul, serré dans sa soutane sombre et sa courte mosette. La ceinture et la calotte violette. Et l'ami de la famille, l'abbé de l'abbaye de Saint-André de Bruges. Mon père s'y rendait chaque année pour la semaine sainte. Ma mère régnait alors en maître et donnait à cette période, en plus d'un jeûne strict, une indispensable leçon de soumission à l'image de la passion du Christ. Mais pour Marguerite et moi, cela n'altérerait pas nos retrouvailles. Dès notre retour de pension, nous devenions les plus invisibles possible. J'étais bien trop heureux de quitter le dortoir du collège Saint-André, où là aussi, mon frère me couvrait d'opprobre.

Mais les repas d'aujourd'hui sont pires encore, plus tristes, plus moroses. Celui-ci se termine en silence. Armand se signe à nouveau, récite une courte prière, et dès les amen prononcés, il se lève pour rejoindre la bibliothèque. Je profite de cet instant pour le suivre. Je n'ai pas beaucoup de temps. Jean n'aime pas nous laisser seuls. Marguerite l'a très bien compris et détourne l'attention en lui demandant des nouvelles de son fils Richard.

La bibliothèque en chêne sert aussi de fumoir. L'odeur des reliures de cuir a laissé la place aux relents de havane.

— Papa, je te demande pardon...

Armand ne répond pas, ne tourne pas la tête.

— Papa, je crois comprendre ta tristesse !

Alors seulement, ses yeux bleus se portent sur moi. Les grosses lunettes d'écaille les déforment et les rendent plus transparents encore.

— Tu es bien gentil de me dire cela, Julien, peut-être comprends-tu, mais cela ne changera rien !

— Peut-être cela changerait-il quelque chose si moi je pouvais changer.

— Pourquoi voudrais-tu changer Julien ? Pour ressembler au directeur commercial que j'avais vu en toi ?

— Sans doute, papa.

— Ou me permettre de voir mes deux fils, main dans la main reprendre mon usine ?

Je ne dis plus rien.

— Non Julien, ne change pas ! Ne me crois pas aveugle ! Je sais très bien que Jean se joue de toi et de ton sang chaud. Tes départs précipités lui permettent de ne pas mettre les débats de fond à l'ordre du jour. Je découvre simplement qu'un problème du genre peut se résoudre dans un conseil d'administration, mais pas dans une famille. Vous êtes marqués au fer rouge !

Je sais très bien ce que pense mon père aujourd'hui. Mourir avant la chute de la manufacture Lorigers. Ne pas voir cela. C'est pour cette raison aussi qu'il n'investit plus d'argent frais. Faute d'usine, il restera l'héritage.

— Quelle importance tout cela papa, je voudrais juste te dire que...

J'hésite, baisse les yeux.

— Te dire que...

Jean choisira ce moment pour entrer.

— Je sais Julien, je sais ! dira simplement Armand.

³ Va te faire enrager! Va te faire voir ! Wallon liégeois

Sylvain a senti le regard de sa mère tout au long de sa lecture. Les premières lignes de la biographie de son père lui remontent en mémoire :

« Mon père, Julien Lories, est né le vingt-cinq janvier mille neuf cent trente, à Lille. Je n'ai pas connu mon grand-père Armand, directeur et créateur de la manufacture Lories. J'ai, par contre, eu l'occasion d'apprécier la force de ma grand-mère, femme fière, s'il en est, dure, mais juste et bonne, emplie de cette grande bourgeoisie courtraisienne francophone. »

— Que cherche-t-il à me faire voir ? Que j'avais tout faux ? Je n'ai jamais voulu savoir. Savoir pourquoi j'habitais à Ivry dans cette baraque de merde alors que j'étais un Lories !

Lucie ne répond pas. L'heure n'est pas aux règlements de comptes.

— J'ai connu ma grand-mère, Louise. Et c'était une femme forte, fière, juste et bonne ! Elle l'a toujours été avec moi. C'est elle qui m'a invité à garder le contact avec cette famille de bourgeois. Avec la grande maison, à Courtrai, les domestiques, le fric. Elle n'a jamais oublié un seul de mes anniversaires, et les cadeaux étaient toujours dingues. Tu le sais ! Tu n'as jamais cherché à m'en donner une autre image !

Et Dieu sait pourtant si Lucie en avait une autre ! Elle ne l'a vraiment connue qu'au travers de Julien. Était-ce nécessaire de casser le seul lien que Sylvain gardait avec les Lories ? Sylvain continue son monologue.

— Elle est morte lorsque j'avais huit ans. Je n'y ai jamais vu Françoise ou Julien. Et personne n'en parlait, sauf ma tante Marguerite. Tous les autres me snobaient. J'étais le vilain petit canard. La tante Marguerite, je l'aimais bien. Elle ne me quittait pas d'une semelle. Elle me parlait de mon père. J'ai compris qu'elle l'appréciait beaucoup. Mais j'avais déjà peur d'en demander plus. Elle n'a jamais insisté. Elle répondait simplement à mes questions. C'est elle qui m'a appris que Louise a tout fait pour éloigner Françoise de son père. Lorsqu'elle a compris qu'elle n'y arriverait pas, elle n'a plus porté attention à sa petite fille, contrairement à moi. Je comprends aujourd'hui pourquoi ; j'étais le symbole de l'échec.

— Je te rappelle que Marguerite est ta marraine.

— Je sais, et c'est la seule à vous avoir suivi.

Lucie, avec des mots choisis, décrira sa grand-mère, vue par Julien, l'enfance de son père et le gouffre qui sépare deux générations. L'autorité était alors liée à l'âge. La soumission, le respect aux anciens étaient de mise. Les éducateurs, les professeurs, sa mère s'écoutaient les yeux baissés et la réponse ne pouvait s'exprimer qu'après sollicitation. Elle lui dira que son grand-père était un tendre. C'est sa femme qui exigeait les coups de ceinture.

Des coups de ceinture. L'image fait sourire Sylvain. Peut-être aurait-il encore préféré ça à l'ignorance. Lucie lui parle de l'ambiance d'un internat durant la guerre. Le grand dortoir, froid et humide, le silence obligatoire, les mains au-dessus des couvertures. La moindre indiscipline se payait cher. Les punitions corporelles étaient courantes. Sylvain conclut :

— Tout cela ne semble pas lui avoir donné le sens du devoir !

Mais il n'en demandera pas plus, et pourtant, il en crève d'envie. Lucie lui tend les feuilles suivantes.

Distribution :



La collection : « **Le Belge qui se livre** »

Elle comprend des titres d'auteurs belges francophones dont l'écriture répond strictement à une charte commune, élaborée dans le respect du lecteur et de la langue.

www.lolivredevostreregion.com

mail : info@lolivredevostreregion.com

Infos :

marcel.ghigny@gmail.com

www.marcel-ghigny.com

www.facebook.com/MarcelGhigny